

rencontra par hasard un groupe considérable de « cromlechs (1) » sur les bords de la Godavéry, à mi-chemin entre Hydrabad et Nagpour, dans l'Inde centrale. Il en photographia quelques-uns et envoya à ce sujet un rapport à la Société asiatique du Bengale. C'est dans ce rapport que nous avons puisé les renseignements qui suivent. « La majorité des cromlechs consiste en un certain nombre de pierres levées, fichées dans le sol de façon à former un carré et couvertes d'une ou de deux dalles de grès. Les uns paraissent contenir deux corps, les autres un seul. Des croix se trouvent dans le voisinage de Malour et de Katapour, deux villages situés non loin du fleuve, du côté du Nizam. Les croix de Katapour (fig. 220) sont intactes, à l'exception d'une seule. Si l'on en



Fig. 220. — Croix à Katapour (Hind.).

judge par l'une d'elles qui gît renversée à Malour, elles ont toutes plus de trois mètres de longueur, bien qu'elles paraissent n'en avoir que deux. Elles se composent toutes d'une seule pierre et affectent la forme

(1) Il ne faut pas oublier que par *cromlechs*, la plupart des auteurs anglais entendent *dolmens*. (Trad.)

la plus récente. Aucune indication n'a pu être obtenue concernant le peuple qui érigea les croix ou les cromlechs ; mais il n'est pas douteux que les croix ne soient destinées à rappeler la foi de chrétiens ensevelis dans le voisinage. » — Tout près de là est une excavation devant laquelle était une croix que M. Mulhéran prétend avoir été renversée lorsque les Brahmanes prirent possession du pays, et il ajoute que divers objets ont été trouvés dans deux des cromlechs et adressés à la Société

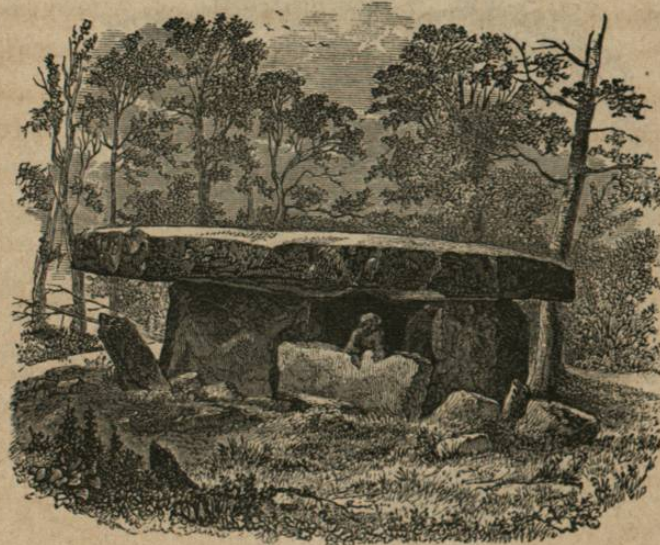


Fig. 221. — Dolmen à Katapour.

asiatique ; mais cet envoi n'étant pas parvenu à son adresse, nous en sommes réduit, pour notre interprétation des faits, à des photographies et à des descriptions.

Il n'est guère permis de douter, d'abord, que les croix ne soient des emblèmes chrétiens ; en second lieu, que les cromlechs et les croix ne soient du même âge. Tout le prouve, leur aspect extérieur comme leur juxtaposition. La question revient donc à savoir à quelle époque il y eut dans l'Inde une communauté de chrétiens indigènes qui fit usage à la fois de la croix et des dolmens. La forme des croix et leur distance de la côte ne permettent pas de les rattacher aux missions de saint Thomas

ou des premiers apôtres, en supposant que ces missions soient réelles. Notre opinion est que cette forme de croix ne fut introduite qu'au VI^e ou au VII^e siècle (1). D'un autre côté, il est extrêmement peu probable qu'une pareille communauté ait existé depuis la conquête mahométane ou la fin du XIII^e siècle. Or, l'on sait qu'entre ces deux dates, les Nestoriens eurent des établissements qui s'étendirent, en une chaîne



Fig. 222. — Dolmen avec croix.

continue, depuis la Chine, à l'est, jusqu'à la mer Caspienne, à l'ouest. Il n'y a nulle difficulté à admettre que cette secte se soit propagée du VII^e au XIII^e siècle, dans les régions occidentales et centrales de l'Inde, et cela, sans que l'Europe en eût aucunement connaissance. Outre qu'elle

(1) Un beau travail publié par M. Joyce dans l'*Archæological Journal*, en 1870, montre bien que ces croix ne sont pas antérieures à l'an 470, toutes celles qu'il cite ayant la forme grecque. Je dois dire, pour mon compte, qu'aucune des croix semblables que je connais ne remonte au-delà du X^e ou XI^e siècle; mais comme je pourrais me tromper, je me suis montré dans le texte aussi large que possible; toutefois, mon impression personnelle est que ces croix appartiennent au XI^e ou au XII^e siècle.

aide à fixer la date des dolmens dans l'Inde, cette découverte ouvre un vaste champ aux recherches de ceux qui voudraient faire l'histoire primitive du christianisme dans l'Inde. Il n'est guère à croire que ce groupe soit isolé; l'on en trouvera d'autres lorsque l'on voudra bien ouvrir les yeux pour les voir. En attendant, l'on a là une curieuse application des règles tracées par le pape Grégoire, dans sa lettre à l'abbé Mellitus (*ante*, p. 25). C'est la répétition, à une époque sans doute un peu plus récente, de ce qui s'était fait à Kerland (fig. 131), ainsi qu'à Arrichinaga (fig. 161).

Il est encore un autre point de vue auquel on peut se placer dans l'étude des monuments de l'Inde comparés à ceux d'Europe. Il existe à Ceylan une classe de dagobs qui, sous quelques rapports, est spéciale à cette île. Il nous suffira d'en mentionner deux, situés dans la même ville d'Anourah-de-Poura, qui fut la capitale du pays depuis environ l'an 400 avant J.-C. jusqu'au XI^e siècle. Le premier, le Thupa Ramayana, fut érigé l'an 161 avant J.-C.; le second, le Lanka Ramayana, l'an 231 après. Le mieux serait, dans l'intérêt de notre thèse, de prendre le premier pour exemple; mais, comme il est arrivé pour nos cathédrales, il a été restauré de telle sorte, il y a quarante ans, qu'il n'est plus possible de distinguer entre ce qui est vieux et ce qui est nouveau. Du reste, malgré les quatre siècles qui les séparent l'un de l'autre, ces deux monuments se ressemblent complètement dans leurs traits principaux, et dès lors, il importe peu que nous prenions l'un ou l'autre. Tous les deux consistent en un dôme à peu près hémisphérique, surmonté d'une petite construction carrée, appelée *Tee*, et tous les deux sont entourés de trois rangées de minces colonnes de pierre, comme le montre notre gravure (fig. 223).

Que la forme en dôme du dagob provienne directement des tumulus ou cairns sépulcraux que l'on rencontre partout dans le nord de l'Asie, et qui existaient probablement aussi dans l'Inde à l'origine, c'est ce qui n'est guère douteux. L'on sait que de bonne heure, peut-être immédiatement après la mort du fondateur de leur religion, ce qui arriva en l'an 543 avant J.-C., les Bouddhistes se mirent à honorer les reliques;

or, de nombreuses excavations nous ont appris que ces reliques étaient placées dans un cist au centre du tumulus, presque à fleur de terre, exactement dans les mêmes conditions que les *kistvaens* des barrows de notre pays. Les Bouddhistes en vinrent en outre à placer au sommet une petite chambre carrée, sans laquelle nul dagob ne fut plus considéré



Fig. 223. — Un Dagob de l'Inde; — 231 ans après J.-C.

comme complet; aussi la trouve-t-on dans les représentations sculptées qui nous sont restées de ces monuments. On peut considérer comme certain qu'elle figurait un reliquaire en bois, mais il n'est pas prouvé qu'elle ait toujours eu cette destination; cependant, comme les reliques étaient exposées au public à l'occasion de certaines fêtes (1), il est à croire qu'elles reposaient dans quelque lieu accessible, tel que celui-ci. Une troisième partie essentielle d'un dagob, c'était un *rail* ou une barrière d'enceinte; tous sont pourvus de cette annexe. Dans les plus récents, la barrière n'est plus qu'un simple ornement, mais elle n'a pas disparu.

Si l'on compare un tumulus sépulcral, tel que celui de Poullicondah,

(1) Hiouen-Thsang, *Vie et Voyages*, p. 77.

près de Madras, que représente notre gravure (fig. 224), avec les dagobs dont il vient d'être question, l'on ne peut manquer d'être frappé de leur ressemblance. Tous les deux se composent d'un tertre ou monticule artificiel, d'une clôture en pierre et d'un *Tee* ou chambre carrée au sommet; mais dans le dernier cas, il s'agit d'un tombeau simulé, comme l'on soupçonne qu'il y en eut plusieurs en Europe. Un peuple pourrait enterrer dans des barrows et ériger des cairns, en forme de dôme, pour contenir des reliques, sans que l'on dût nécessairement en conclure que l'une des formes fût copiée sur l'autre; mais lorsque les deux monuments sont surmontés d'un sarcophage simulé ou d'un reliquaire,



Fig. 224. — Dolmen à Poullicondah.

et tous les deux entourés d'une, de deux ou de trois rangées de pierres, sans utilité apparente, il y a là des raisons de croire à une imitation volontaire, plutôt qu'à une analogie accidentelle.

En supposant donc que ces deux formes soient copiées l'une sur l'autre, il faudra, semble-t-il, raisonner de la manière suivante. Si l'un des dagobs mentionnés ci-dessus remonte à l'an 161 avant J.-C., l'on doit en conclure que le dolmen de Poullicondah fut construit mille ans peut-être avant la même date, car ce n'est pas trop de plusieurs siècles pour expliquer la transformation que suppose la différence de style des deux monuments.

Et cependant nous sommes arrivé à des conclusions diamétralement opposées. Comme nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, jusqu'à l'an 250 ou 300 avant J.-C., l'architecture indienne ne connut pas d'autres matériaux que le bois. A partir de cette époque, elle se mit peu à peu à employer la pierre; mais jusqu'à l'ère chrétienne, elle conserva dans ses constructions la forme de ses charpentes primitives. La barrière d'enceinte de Sanchi, qui fut construite dans les deux

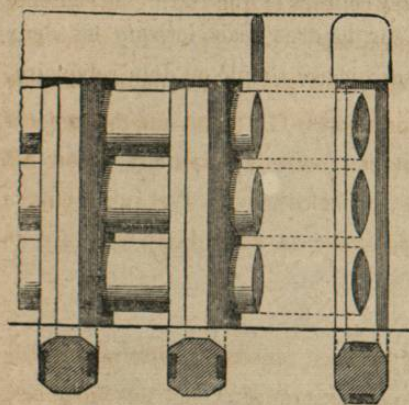


Fig. 225. — Fragment d'un rail (barrière), à Sanchi.

siècles qui ont précédé notre ère, affecte encore si essentiellement les formes propres aux barrières en bois qu'il est difficile de s'expliquer comment elle put être construite en pierre (1). Les piliers qui environnent les dagobs de Ceylan (fig. 223) sont également copiés sur des poteaux en bois; ce ne sont point là des formes qui puissent provenir de monuments en pierre brute. Il n'est pas aisé de savoir à quel usage purent servir ces piliers ou poteaux en pierre. Il se peut qu'ils aient été destinés à porter des guirlandes les jours de fêtes, comme certaines gravures porteraient à le croire, ou encore à suspendre des tableaux, comme Fa-Hian, qui visita cette localité en l'an 400, nous dit en avoir vu sur tout son parcours, depuis Anourah-de-Pourah jusqu'à Mehentélé, à l'occasion d'une grande procession en l'honneur d'une relique alors exposée à la vue du public.

Quoi qu'il en soit, il nous semble résulter de ce qui précède que s'il existe une réelle connexion entre le cairn de Poullicondah et les dagobs de Ceylan, ce ne sont pas les dagobs qui proviennent du cairn, mais plutôt le cairn qui provient des dagobs; l'un est, en effet, une grossière

(1) *Tree and Serpent Worship*, par l'auteur, p. 82.

copie de monuments plus parfaits, tandis qu'on ne peut voir dans les autres qu'une imitation des charpentes en bois.

Cette conclusion est confirmée par la présence des cercles en pierre brute qui environnent le tope, si délicatement travaillé, d'Amravati. Disons-le, du reste : nous ne connaissons pas d'hypothèse qui puisse expliquer la coexistence des monuments en pierre taillée ou en pierre brute dans l'Inde pendant les vingt derniers siècles, à moins que l'on ne renonce au système favori du progrès continu et que l'on ne se contente d'exposer les faits tels qu'on les rencontre.

Il est parfaitement certain qu'il n'y avait pas encore dans l'Inde de constructions en pierre taillée 250 ans avant J.-C.; quant aux monuments en pierre brute, aujourd'hui existants, notre opinion est qu'on n'a commencé à les ériger que cinq ou dix siècles plus tard, et que depuis ce temps jusqu'à nos jours, l'on n'a pas cessé de s'adonner à ce genre de construction.

Nous ne voyons pas ce que l'on pourrait objecter à cette manière de voir, à moins que ce ne soit notre propre ignorance et celle des indigènes, par rapport à l'origine et à l'âge de ces monuments. Il n'y a rien là cependant qui doive surprendre beaucoup; car ce n'est que dans ces dernières années que les Européens ont dirigé leur attention vers ce sujet, et les indigènes sont si peu instruits de ce qui concerne les autres monuments qu'il serait étrange qu'ils le fussent davantage de ceux-là. Quiconque a voyagé dans l'Inde sait quel genre de renseignements l'on peut attendre des plus intelligents des Brahmanes, concernant les dates des temples qu'ils ont desservis, eux et leurs ancêtres, depuis leur construction. Un, deux ou trois milliers d'années, c'est l'âge le plus modéré qu'ils attribuent à des temples que l'on sait d'une façon certaine avoir été construits dans les deux ou trois derniers siècles. Demandez à un indigène la date de la construction des temples souterrains d'Ellora et d'Elephanta, il vous répondra sans hésiter qu'ils furent érigés par les Pandous, 3,101 ans avant J.-C., et s'il vous donne un autre chiffre, ce sera pour le moins dix ou vingt mille ans. Cependant l'on sait aujourd-

d'hui, par des inscriptions et d'autres découvertes, que les temples taillés dans le roc ne peuvent pas remonter au-delà du second siècle avant J.-C.

L'on conçoit que dans ces conditions il n'en coûte rien aux indigènes de multiplier les milliers d'années pour mieux cacher leur ignorance, lorsqu'on les interroge sur l'âge de leurs dolmens; mais leur témoignage est absolument de nulle valeur, et ce n'est qu'à l'aide de procédés d'investigation analogues à celui dont nous nous sommes servi que l'on peut espérer d'arriver à la vérité. Il se peut que ces procédés nous reportent à des temps antérieurs à l'ère chrétienne. Mais, ou bien nous nous trompons fort, ou tous les monuments dont il a été question dans les pages précédentes ont une date relativement récente et font partie d'une série ininterrompue, qui s'est continuée jusqu'à ce jour.

COMPARAISON DES DOLMENS DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT.

Nous sommes maintenant en mesure d'aborder une des questions les plus intéressantes, mais aussi les plus difficiles qui se rattachent au sujet que nous traitons : il s'agit de savoir s'il existe des rapports réels et fondés entre les monuments mégalithiques de l'Inde et ceux d'Europe, et de quelle nature sont ces rapports, en cas qu'ils existent. Ici cependant, les difficultés tiennent plutôt à la nouveauté de la question qu'à son essence même. Aucun écrivain moderne ne l'a encore sérieusement abordée et dès lors elle exigerait d'être traitée fort au long; malheureusement, l'espace et les matériaux nous manquent pour le faire.

Les preuves tirées des formes architecturales des monuments de l'un et de l'autre pays sont d'une telle nature qu'il est difficile de leur résister. Sans doute il est aisé et généralement exact de prétendre que les hommes parvenus au même degré de civilisation agissent de la même façon et de telle sorte qu'il est difficile de distinguer leurs œuvres. C'est ainsi que l'on peut admettre que tous les hommes ont d'abord élevé des tertres sur les corps de leurs ancêtres décédés, ou que pour empêcher les cadavres d'être écrasés par cette masse de terre, ils les ont renfermés

dans des cists, c'est-à-dire dans des cercueils en pierre ou en bois plus ou moins habilement construits. On peut encore concéder qu'ils ont dû avec le temps élargir ce cist et peu à peu le transformer en un dolmen ou en une chambre pourvue d'une galerie extérieure. Toutes ces formes peuvent exister indépendamment les unes des autres, et elles ne prouvent pas par elles-mêmes que les peuples qui y ont recours appartiennent à la même famille ou aient eu entre eux les moindres relations. Mais lorsque, dans deux régions distinctes, l'on trouve à la fois un cist extérieur couronnant un tumulus et l'une des pierres du cist percée d'un trou circulaire de 15 à 20 centimètres de large, il y a là une coïncidence qui ne peut guère être accidentelle. Or, comme il n'y avait alors ni écriture ni communications postales, il faut conclure de ces particularités ou bien qu'une tribu passa de l'est à l'ouest, où elle introduisit ses formes architecturales, ou au contraire que quelque Européen les porta dans l'Inde où, une fois adoptées, elles continuèrent d'être en usage.

Un fait encore plus frappant, dont il a déjà été question, c'est la combinaison d'un cist central contenant un corps à l'intérieur du tertre, avec un autre cist simulé, situé à l'extérieur et au sommet du tumulus, qu'entourent en même temps, soit sur ses flancs, soit à distance, plusieurs cercles de pierres. Lorsqu'un plan aussi compliqué se trouve répété, ce n'est pas évidemment par un pur hasard. Or, nous avons cité plus haut des exemples de cette répétition, et beaucoup d'autres pourraient être invoqués si nous traitions à fond la matière. Cette forme fut certainement très-commune dans l'est. Dans l'exemple emprunté à la Birmanie et figuré ci-après (fig. 226), l'on a d'abord une sorte de rempart extérieur entourant le tope, puis les cercles de pierres brutes remplacés par une clôture très-compiquée et dominant le tout; au centre, un dagob simulé remplaçant la fausse tombe ou cist extérieur. Ce sont là, il est vrai, des changements considérables, et cependant ils sont moins considérables encore que l'on pourrait s'y attendre, lorsque l'on considère que le dagob en question n'a que cinquante-cinq ans d'existence, et que par conséquent un long laps de temps le sépare

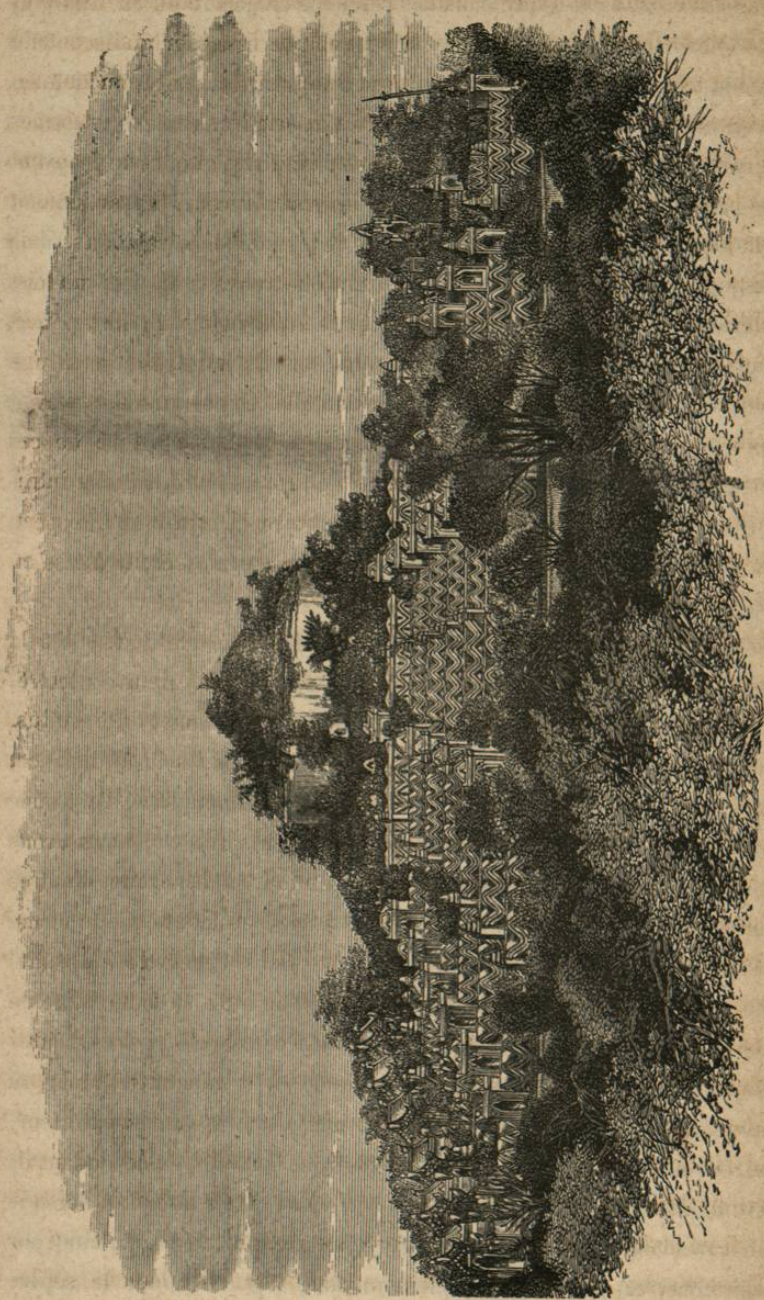


Fig. 226. — Vue d'une Pagode, en Birmahle.

des monuments en pierre brute. L'on a dans le fameux tombeau d'Akbar-le-Grand, à Agra, un autre exemple de la forme moderne qu'a revêtue cet ancien mode de sépulture. Ici, le roi est enterré dans un caveau au-dessous du niveau du sol; mais sa tombe simulée est placée, à l'extérieur, au sommet de la pyramide, et à chaque étage de petits pavillons remplacent les pierres que ses ancêtres avaient jadis érigées dans un même but.

Ces deux particularités, — le cist simulé et la pierre trouée, — sont peut-être les traits de ressemblance les plus frappants qui existent entre les monuments de l'est et ceux de l'ouest, mais il s'en trouve beaucoup d'autres à peine suffisants, il est vrai, pour qu'on puisse les citer individuellement, mais qui constituent dans leur ensemble un argument d'une telle force qu'il est vraiment difficile de se refuser à admettre que les deux styles furent le fait soit d'une même race, soit de deux races qui, à l'époque à laquelle appartiennent ces monuments, furent en relations plus ou moins directes l'une avec l'autre.

Les preuves écrites sont beaucoup moins complètes et moins satisfaisantes que les preuves architecturales. Nous ne connaissons pas un paragraphe d'un auteur classique qui nous fasse soupçonner l'existence de la moindre relation, en quelque temps que ce soit, de l'Inde avec la France, par exemple, à plus forte raison avec le Danemark. On a cité cependant, au sujet de ce dernier pays, le mythe d'Odin comme pouvant le rattacher à l'Orient; mais ce mythe, si confus déjà à l'origine, est devenu plus obscur encore grâce à des additions ultérieures, de sorte qu'il est aujourd'hui presque impossible de dire ce qu'il est. Il n'est guère probable, du reste, quoi que l'on en ait dit, que le doux et religieux Çakia-Muni ait pu jamais devenir le fier et belliqueux Odin. A part quelques rapports dans les noms, rien n'autorise à confondre ces deux mythes. Il se peut que vers le début de l'ère chrétienne, un chef de ce nom ait émigré des rives du Bosphore vers la Baltique, et qu'il ait introduit dans ces contrées des usages asiatiques; mais le lien qui rattacherait ce personnage à l'Inde fait totalement défaut.

Chose étrange, le seul passage qui semble porter directement sur la

question vient cette fois de l'Inde elle-même. Ce passage est extrait du dernier des édits que le roi Asoka fit graver sur les rochers en diverses parties de l'Inde. Cette inscription, qui est la plus rapprochée du sol, est malheureusement la plus endommagée. Il existe à notre connaissance deux copies des édits, l'une dans le *Dehra-Doon*, l'autre dans l'*Orissa*. Lorsqu'elles seront reproduites et publiées, peut-être une traduction plus parfaite sera-t-elle possible ; en attendant, voici celle de M. Prinsep : — « Il n'est pas une secte où il existe rien d'aussi bienveillant, d'aussi glorieux, d'aussi aimable ni d'aussi libéral que l'intervention de Devanampiyō (Asoka) en faveur des créatures vivantes... En outre, le roi grec par qui les rois d'Égypte Ptolémée, Antigone et Magas... Ici et dans les pays étrangers, partout où elles pénètrent, les ordonnances religieuses de Devanampiyō opèrent des conversions. C'est une conquête, mais une conquête qui porte la joie. Le triomphe de la vertu, c'est le bonheur. Un tel triomphe est à désirer pour ce monde comme pour l'autre. » D'autres copies de cet édit portent en outre les noms d'Antiochus et d'Alexandre ; or il est assez curieux que ces cinq noms sont mentionnés par Justin dans le dernier chapitre de son XXVI^e livre et dans le premier de son XXVII^e. Il en résulte que la date de l'édit doit être environ l'an 257 avant J.-C.

Le grand intérêt de cette inscription, c'est qu'elle nous apprend que deux siècles et demi avant notre ère, un empereur de l'Inde pouvait faire alliance avec un gouverneur de Cyrénaïque (Magas), pays si voisin de la partie de l'Afrique où se trouvent les dolmens. Comme nous l'avons dit précédemment, nous sommes loin de connaître d'une manière complète les monuments mégalithiques de cette contrée, mais nous savons qu'ils existent, et ceux que nous connaissons rappellent étonnamment le type indien. Il est aussi à peu près certain que plusieurs des chambres taillées dans le roc, que l'on voit en cette région, sont des monastères ou des temples, et non pas des tombeaux, comme on s'est trop hâté de l'affirmer. Il reste à savoir si elles sont aussi essentiellement indiennes qu'elles le paraissent au premier abord ; mais en attendant, la possibilité d'une alliance de ce genre, deux ou trois siècles avant J.-C., ôte toute

invraisemblance à l'hypothèse qui prétend que l'influence de l'Inde a pu se faire sentir à l'ouest à quelque époque subséquente, et que les dolmens d'Afrique pourraient bien être contemporains de ceux de l'Inde et avoir la même origine (1).

Maintenant que nous avons fait le tour de l'ancien monde, il ne sera pas inutile d'essayer de résumer aussi brièvement que possible les résultats auxquels nous ont conduit nos investigations.

D'abord, en ce qui concerne l'âge des monuments mégalithiques, il est à croire que c'est aux Romains, ou si l'on veut aux Phéniciens ou aux Grecs de Marseille, que les peuples barbares de l'Europe empruntèrent l'idée de se servir de la pierre pour leurs tombeaux. De même, ce fut certainement des Grecs de la Bactriane que les habitants de l'Inde apprirent à utiliser la pierre comme matériaux de construction. Ils l'employèrent sous sa forme polie ou taillée dès le milieu du III^e siècle avant J.-C. ; mais nous n'avons aucune preuve qu'ils en aient fait usage sous sa forme brute avant le second siècle de notre ère ; seulement, une fois cet usage introduit, il se continua jusqu'à nous. L'histoire des monuments mégalithiques dans l'ouest est quelque peu différente. Les grands tumulus à chambres de Gavrinis et d'autres de France, aussi bien que ceux de Lough-Crew, en Irlande, paraissent appartenir aux temps antérieurs à l'occupation de l'Europe occidentale par les Romains ; mais nul monument en pierre de ce genre ne semble remonter à plus de deux siècles avant notre ère. Quelques-uns de ceux de la Grèce, des environs de Mycènes par exemple, et ceux de Saturnia peuvent être plus anciens ; mais ils n'ont pas été scientifiquement explorés, et dès lors nous ne pouvons rien affirmer à leur égard. Depuis les temps immédiatement antérieurs à l'ère actuelle, jusqu'à ce que les pays où ils se trouvent soient

(1) Ici prend place, dans l'ouvrage original, un court paragraphe qui a pour titre *le Bouddhisme dans l'Ouest*. Nous avons cru devoir le supprimer dans notre traduction, d'abord parce qu'il ne se rattache qu'indirectement au sujet ; en second lieu, parce qu'il contient des assertions erronées qu'il nous eût fallu combattre avec plus d'étendue que ne le comporte le cadre de cet ouvrage. (*Trad.*)

devenus entièrement et essentiellement chrétiens, ces monuments paraissent avoir été d'un usage continu. En France et dans la Grande-Bretagne, on n'a sans doute cessé d'en construire que vers le VIII^e ou le IX^e siècle, excepté peut-être dans quelques régions reculées, où leur usage a pu ne disparaître que deux ou trois siècles plus tard, comme en Scandinavie.

Ces résultats ne s'appliquent pas évidemment aux tumulus ou barrows entièrement en terre, pour lesquels nous ne possédons actuellement aucun chronomètre ; ils s'appliquent moins encore à l'homme des cavernes ou à l'art paléolithique, dont la date reste encore plongée dans la nuit des temps préhistoriques.

La destination des monuments en pierre brute est plus facile à déterminer que leur date. A part de très-rares exceptions qu'il est aisé de reconnaître, tous paraissent avoir été des tombeaux ou des cénotaphes. Ou bien, comme les tumulus à chambres et les dolmens, ils furent les lieux de sépulture de personnages illustres ; ou bien, comme les grands cercles et les alignements, ils furent érigés en l'honneur de guerriers morts sur un champ de bataille, que leurs corps fussent ou non inhumés dans l'endroit ; ou enfin, comme les monolithes en pierre brute des monts Khassias, ils furent des offrandes aux esprits des morts.

Presque toujours cette destination funéraire des monuments mégalithiques peut être prouvée par ce fait qu'ils ont été utilisés pour le culte des ancêtres. Au contraire, il n'existe aucune preuve authentique qu'un cercle ou un dolmen ait jamais servi au culte d'Odin ou bien de Minerve, de Mars, de Vénus ou des autres dieux des druides ; encore moins peut-on y voir des traces d'un culte du soleil ou de la lune. Inutile d'ajouter qu'il n'y a non plus nulle raison d'y voir des temples du serpent. Honorer les morts et se les rendre propices, telle est la double idée qui, en orient comme en occident, paraît avoir présidé à l'érection de ces mystérieux monuments que l'on trouve dispersés en si grand nombre à la surface de l'ancien continent.

CHAPITRE XIV.

AMÉRIQUE.

Si cet ouvrage avait quelque prétention d'être une histoire complète ou une statistique des monuments mégalithiques du monde, il pourrait être nécessaire d'entrer dans les détails et de décrire avec quelque étendue tous ceux du nouveau continent ; mais, grâce à la forme qu'il a prise, il nous suffira d'indiquer aussi brièvement que possible quels sont ces monuments, quels rapports ils peuvent avoir avec ceux que nous avons décrits jusqu'ici et quelle est leur portée dans l'argumentation qui fait le sujet de ce travail.

Heureusement, en ce qui concerne l'Amérique du nord, les renseignements ne font pas défaut. Dans le premier volume de leurs *Contributions smithsonniennes à la science* (1), les Américains possèdent une description détaillée de leurs antiquités telle qu'aucune nation ne peut se vanter d'en avoir. L'étude avait été confiée à MM. Squier et Davis, qui se sont acquittés de leur mission avec autant de zèle que de science. Le texte est élégant et clair ; tout ce qui est purement théorique a été laissé de côté et les planches sont exactes et soignées. Si nous possédions un tel ouvrage sur notre pays, il y a longtemps que tous les problèmes qui les concernent seraient résolus ; malheureusement il ne s'est point trouvé chez nous de Smithson, et parmi nos nombreux millionnaires, pour qui la dépense serait un rien, il n'y en a pas un qui possède les connaissances nécessaires pour pouvoir comprendre l'importance de ce genre de recherches, pas un, par conséquent, qui se sente porté à faire les frais indispensables pour leur exécution.

(1) *Ancient monuments in the Mississippi Valley*. Philadelphia, 1847.